

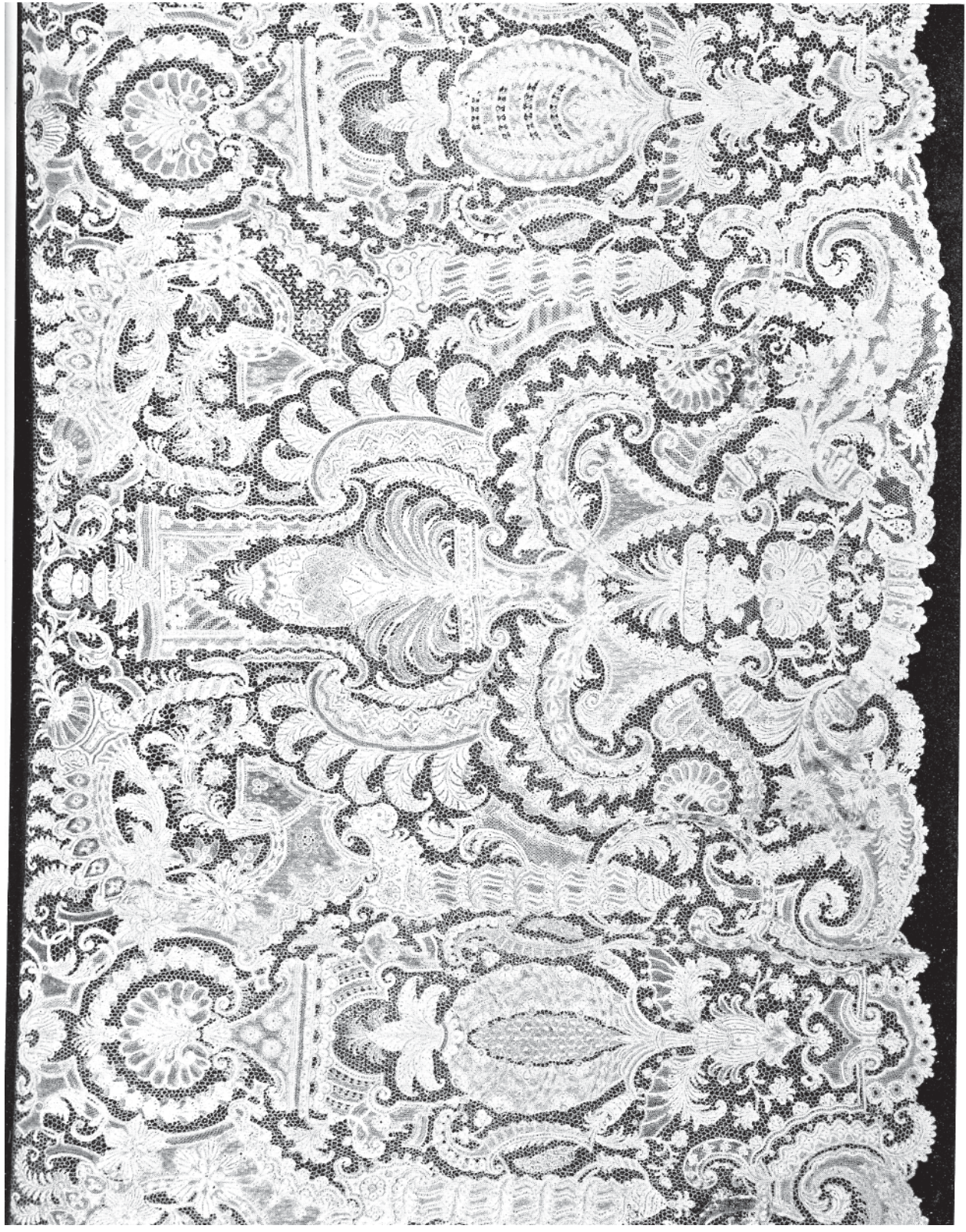
JAN VERMEER DE DELFT



"L'Art et les Artistes"

Musée du Louvre

La Dentellière



“ L'Art et les Artistes ”

Aube en point d'Argentan (XVII^e siècle)

attribuée à Berain.

(Musée de Cluny)

FRAGMENT D'UN POINT DE VENISE XVII^e SIÈCLE

Musée de Cluny.

La Dentelle ancienne et moderne

On pourrait ajouter en sous-titre : règne, décadence et renaissance de la dentelle.

Cet art refflorit, gracieux et futile, avec les ingéniosités de notre science mêlées aux charmes de la pensée moderne. Il est de ceux qui complètent l'« esprit français », au gré des vents, dans les ivresses de la lumière; cousin de l'estampe originale en couleurs, dont nous fêtons la résurrection, il associe la gravité de Rembrandt à la légèreté de Debucourt.

C'est une histoire à reprendre, un contexte à édifier qui expliquera l'effort présent, à défaut d'autre raison. Paris s'inquiète de tout ce qui ajoute à la joie des regards, et quand elle enveloppe les grâces du costume, il ne sait qu'imaginer. Une société s'instaure chez nous, pour un Salon annuel de la Mode et de la Parure, et pour favoriser l'union des arts et des industries qui y concourent. Mais pour la dentelle, un royaume voisin montre la voie, car si l'année 1904 rappela les merveilles des Lefébure, Marescot, Warée, Georges Martin, dans les vitrines de Galliera, n'est-ce pas un comité patronné par S. A. R. Mme la princesse Albert de Belgique qui nous convie au tournoi définitif : un concours, un Salon international de la Dentelle, dont je vous entretiendrai quand il sera temps?

Là seront exposés, non seulement les chefs-d'œuvre de la dentelle ancienne et moderne, mais encore les produits de cette lutte à l'aiguille et au fuseau qui devancera l'Exposition de Liège. A traduire : un col, un éventail. Toute forme, tous dessin et matière, point sont autorisés, le but étant de provoquer des créations, dessins et points nouveaux. Il nous faut donc revoir le passé.

La Dentelle avant le dix-neuvième siècle. — La Dentelle contemporaine artistique — La Môme, industrielle, tels seront les trois chapitres de notre joli conte. Sur le point de France et les centres dentelliers aux dix-septième et dix-huitième siècles, Mme Laurence de Laprade a écrit de précieuses indications. Elle cite les ouvrages d'Ernest Lefébure, Charles Blanc, Quicherat, Séguin, de Mmes Palliser et Despierres, les articles de G. Duplessis dans la *Revue des Arts décoratifs*, les rapports d'expositions de Henri Hénon et Georges Martin, Félix Aubry, Warée. Je pense que, pour ce qui concerne les Flandres, on ne peut moins faire d'ajouter le travail de M. Pierre Verhaegen. En France, les études de MM. Pierre Calmettes, R. Cox, Emile Sedeyn, de Mme Louise d'Alcq ne sont pas sans intérêt. En Belgique, on lira avec fruit Antoine Carlier, Benoît van der Dussen, Guillaume De Greff; en Angleterre, William Felkin, C. Channer, E. Robert, Mme Newil Jackson.

* *

Qui formulera l'avis définitif sur l'âge et le berceau de la dentelle? Dans un triptyque de Quentin Matsu, *La légende de sainte Anne* (1509, musée de Bruxelles), une des femmes pleurant la mort de la sainte a une chemise ornée d'un *passement*. Au musée du Louvre, le manteau d'un personnage de Memling, vers 1489, montre déjà cette floriture. En France, nombre de portraits historiques, ceux de Hyacinthe Rigaud, de Largillière, en point de Sedan, sont vêtus de costumes détaillés sur l'emploi des dentelles. Les aubes de Bossuet et du Cardinal Gaspard de Vintimille exagèrent une extraordinaire finesse, le col de



LACIS BRODÉ

Musée de Cluny.

Mme la duchesse de Nemours, quelle merveille ! la manche du Cardinal Dubois s'enorgueillit du plus bel Argentan. On vante le rabat en point d'Angleterre de Charles II. Dans les *Précieuses et l'Ecole des Femmes*, Molière nargue cette mode à laquelle il succombe lui-même. Mais nous sommes loin des Primitifs.

L'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, de M. de Barante, assure que Charles le Téméraire perdit ses dentelles à Granson (1476), et M. Reiffenberg, dans ses *Mémoires de l'Académie de Bruxelles* (1820), prétend que dès le quatorzième siècle les femmes des Pays-Bas coiffaient des cornettes de réseau. Quoi qu'il en soit, le livre de Pierre Vinciolo : *Pourtraicts d'ouvrages de poincts couppez, lacis et autres, destinés au contentement des nobles dames, demoiselles et autres gentils esprits amateurs d'un tel art*, ne parut qu'en 1587, et ce fut le grand propagateur.

Les vestiges de ces âges héroïques constituent les trésors particuliers. On ne connaît guère

que les vitrines publiques, et encore ! Les spécimens, disséminés, ont peu de suite. A Cluny, ce sont des broderies à points coupés, une nappe en lacis, une berthe en point de Venise du dix septième siècle. M. Edmond Haraucourt vient d'y ajouter une aube de 3 m. 50 sur fond de bride Argentan, dont le style Louis XIV procède de Bérain. Ce chef-d'œuvre historique du point de France peut marcher de pair avec le superbe bandeau à l'aiguille, de 3 m. 20 sur 0 m. 65, dessiné par Bérain pour le Roi-Soleil, représentant Louis XIV au milieu des attributs de son règne, et qui figura en mars 1904 à l'Exposition d'art français de Bruxelles. Le conservateur de Cluny eût souhaité cette fameuse pièce à personnages, exécutée en 1665 à Alençon, mais le détenteur actuel, un collectionneur des environs de Marseille, paraît-il, en demandait 80.000 francs, et le poète dut battre en retraite.

A Carnavalet on peut voir, salle du Costume, la robe de baptême du malheureux fils de Napoléon III. Cet entre-deux de genre Irlande côtoie une écharpe de guipure dont l'origine est mal définie. La vitrine voisine contient une colerette

noire façon Chantilly. Marie-Antoinette, en deuil de sa mère Marie-Thérèse, comptait la mettre pour poser la miniature que Dumont devait faire d'elle en 1784. Carnavalet conserve aussi des robes de théâtre de Déjazet avec festons et dentelles. Tout ceci peut prétendre à la couleur historique, ou presque. Mais l'art en est plutôt maigre. A Paris, les collections particulières dépassent ce choix. Chez Lescure on trouve des splendeurs.

Le musée Gruuthuuse, à Bruges, possède de très anciens passements flamands aux fuseaux. M. Verhaegen cite une pièce en lacis et toile brodée, entourée de passements aux fuseaux, remontant à l'époque des ducs de Bourgogne (1476-1506), un rectangle de lacis à deux tons de la fin du quinzième siècle, également bordé de passement aux fuseaux, une nappe en lacis et toile brodée, enclose de même (1500-1550), plusieurs volants en guipures de Flandre, un col avec parement en dentelle de Bruges (1500-1550).

* *

La conception de la dentelle fut dans le tirage des fils d'une étoffe pour en composer un dessin, assujéti de points à l'aiguille. C'était le *lacis*. Il se transforma en *point coupé*. Il fallut le consolider par des cordonnets, barrettes ou *guipures*. Le lacis est donc un réseau à fils tirés, entrelacés dans les jours. Le nom de *passement* s'applique durant le quinzième siècle aux *points coupés* dans le *quin-tain* et aux lacis tracés par l'aiguille sur le *réseuil*. Ce réseuil ne doit pas être confondu avec le réseuil qui devint le point de Tulle, c'est du *filet* de mailles carrées.

Marguerite de Valois et Marie Stuart confectionnèrent des lacis. Les musées de South-Kensington et Gruuthuuse à Bruges renferment d'intéressants spécimens ; Cluny a le bonnet de Charles-Quint. Puis naquirent les passements à bords dentelés, dont Catherine de Médicis entichissait ses collerettes, et, vers 1545, les *dentelles*. Les livres de *modèles* sont de beaucoup postérieurs : Francisque Pellegrin (1584), Pierre Vinciolo (1587).

Les points coupés de Venise — *punti in aria* — suscitèrent le travail à l'aiguille : le point de France est à l'aiguille sur réseuil, le point d'Angleterre est au fuseau. Nul n'ignore que ce dernier se pratique surtout dans les Flandres, d'où le fuseau italien fut considéré jusqu'à la fin du siècle dernier comme originaire de Belgique.

Bientôt, dédaignant les fils tirés, l'aiguille crut plus simple, plus rationnel aussi, de dessiner elle-même et de construire ; enfin les fuseaux s'entortillèrent au pied des épingles qui, piquées sur un coussin, cheminaient le tracé. Le style s'en empara. Le point coupé permit le gothique, le venise plat suivra la Renaissance. Les passements devinrent des guipures, puis, en couleurs ou métallisées, la *passementerie*, avec divers fils d'épaisseur aux reliefs. Le mot *dentelle* ne florit qu'au dix-huitième siècle pour désigner le « point de France » et les généralités succédant aux « dentelures ».

* *

Donc, origine étrangère au sol, traditionnelle quant à la parure, broderie claire que le Dictionnaire

de l'Académie définit en 1694 : « Une sorte de passement à jour et à mailles très fines, ainsi nommée parce que les premières qu'on fit étaient dentelées. »

D'accord sur la naissance à Venise, ville des luxes et des richesses, au début du seizième siècle. Mais s'il existe des légendes sur l'Adriatique, il y en a aussi à Bruges, trop longues pour que je vous les conte, sur le Minnewater, et les Flamands revendiquent la paternité des passements, même à l'aiguille. Croyez-en le remarquable rapport de M. Pierre Verhaegen sur les industries domiciliaires en Belgique, où les moindres villages font de la dentelle.

Cette industrie s'y implanta voici cinq cents ans et compte encore cinquante mille ouvrières : dans la Flandre orientale, 18.199, avec 117 hommes seulement (!) et 25.547 dans la Flandre occidentale. En Brabant elle est en décadence, comme dans la campine anversoise. Les époques y jalonnent



Musée de Cluny.

leurs gloires. Il existait jadis une sorte merveilleuse, très renommée, dont vous rencontrerez de beaux carrés à Bruges, la dentelle de Binche aux fonds de neige. Mlle de Charolais s'enorgueillissait d'un jupon, d'un mantelet, d'une garniture de robe, d'un couvre-pieds en vieux Binche; la fille du Régent (1761), la duchesse de Modène en possédaient, et Victor Hugo en fait appliquer sur la robe de noces de Cosette par la munificence du grand-père de Marius, le vieux Gillenormand. Elle est transformée et oubliée aujourd'hui.

* *

Les colporteurs ayant introduit chez nous les passements italiens, points noués, coupés, points

à la rose, gros points, points de Burano, de Milan de Gênes, de Venise, qui, malgré les plus parfaites imitations, conservaient leur vogue, tout l'argent passait les frontières. Colbert appela sur notre sol les industries tentaculaires. Leurs modèles furent alors imaginés par Bérain, Le Brun, Bailly, Bonnemerc. Elles devinrent, sous les règles excessives qu'il les enveloppèrent, une véritable mine d'or pour le pays.

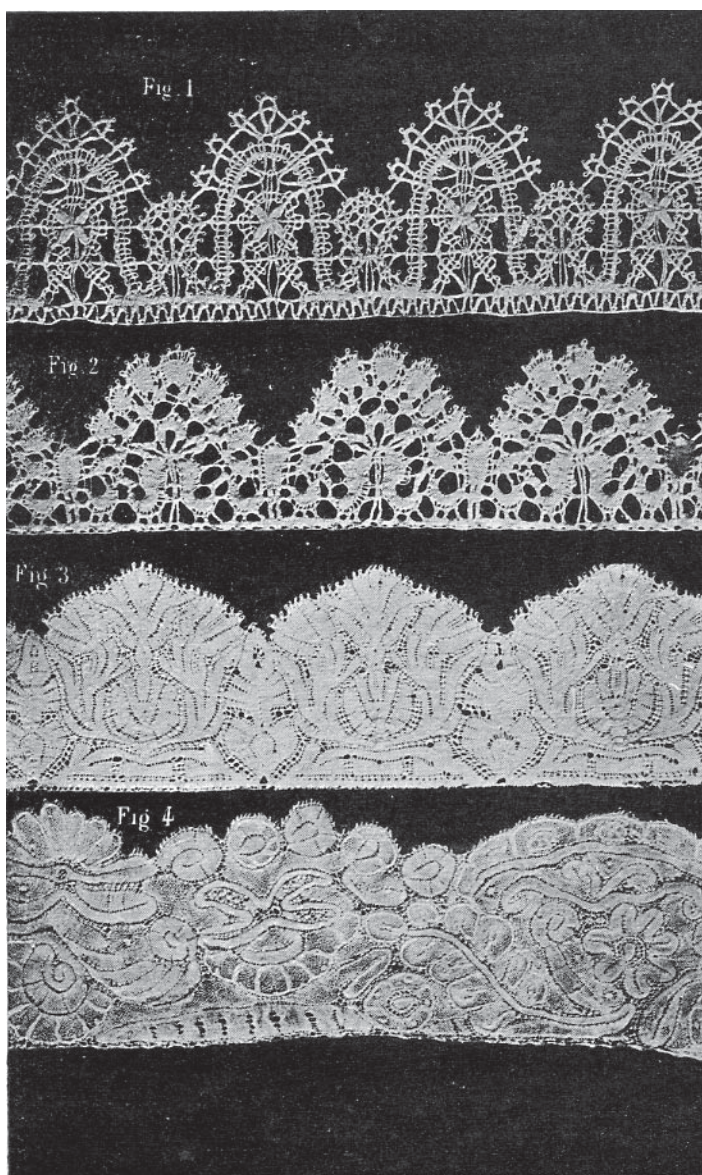
Le créateur de la dentelle française est donc Jean-Baptiste Colbert, imposant une fabrique gonflée de richesses à un peuple qui courait à l'étranger en acquérir les produits. Il amena les dentellières à prix d'or, en grand secret, établit les centres textiles, lutta vingt ans contre leur dispersion. La Déclaration de 1665 les énumère. Le 5 août, une compagnie réunie à Paris, hôtel de Beaufort obtint le privilège exclusif pour neuf ans, et 36.000 livres pour frais de premier établissement.

Au château de Lonray, près d'Alençon, s'installèrent les meilleures ouvrières envoyées par le cardinal de Bonzy, ambassadeur de Venise; puis à Reims, Sedan, Auxerre, qui ne réussirent guère; enfin à Aurillac, au Puy, à Arras, au Quesnoy. Les unes tressaient les ornements à appliquer sur le réseau, d'autres le réseau lui-même, d'autres encore les ajourés. On les nommait pointeuses ou piqueuses, dentellières, plateuses, brocheteuses, jointeuses, formeuses, striqueuses. Un « chef de pièce » les dirigeait.

De leurs mains sortirent les points de France, dont les plus célèbres furent ceux d'Alençon à l'aiguille. M. Lefébure dit qu'Alençon faisait alors le plus beau réseau, tandis qu'Argentan excellait dans la bride. La spécialité d'Alençon, ou point de velin se fabriquait par morceaux longs d'une main, soudés par le point de raccroc. On les marquait : jardinière ou campagne, chicorée, quadrille, guirlande et collier. Elle comportait : dessin, piquage, traçage, entoilage, remplis, bridage, réseau, brode, éboutage, réglage et assemblage, et fut promu à la majesté de « dentelle royale ».

Bientôt des modifications se produisent d'une contrée à l'autre, le style se perd, le point de France prend des appellations locales.

Il y eut, par la suite, la *guipure*



1. PASSEMENT AUX FUSEAUX FLAMAND (1600-1640); 2. PASSEMENT AUX FUSEAUX FLAMAND (1620-1670); 3. PASSEMENT AUX FUSEAUX DE BRABANT (1640-1700); 4. PASSEMENT AUX FUSEAUX FAÇON ANGLETERRE (1650-1700).

proprement dite avec de la soie tordue, de la *cartisane*; les dentellières produisaient avec le lin, les régions de Bayeux, d'Arras et en Auvergne, la blonde de fil ou *mignonnette*, la *gueuse* pour le populaire; à Saint-Denis, Montmorency, Gisors, Villiers-le-Bel, la *lisette*, au fuseau, très ordinaire, la *campane*, bordure à festons, le point doublé de Paris, le *chantilly* perfectionné, dans les villages qui avoisinent cette ville, au Puy, le point de campagne ou point des champs, enfin la *valenciennes*, au Quesnoy, puis à Ypres. Cette dernière occupait 4.000 ouvrières au dix-huitième siècle, dans des caves humides et sans clarté, dit-on, à quinze heures pour un franc. Le soin, la lenteur de ces fuseaux augmentaient manifestement les prix. On cite une année entière de travail pour une paire de manchettes, et aussi — sans doute pour étonner notre surproduction mécanique, hâtive et de faux luxe. — que des dentellières d'Ypres ne produisaient guère que huit *millimètres* par semaine, à douze heures par jour, et qu'un motif de cette *imitation* de valenciennes, nécessitant jusqu'à huit cents fuseaux coûtait 2.000 francs le mètre!

* *

La chronique raconte que déjà, en 1577, le roi Henri III avait, aux Etats de Blois, un pourpoint enrichi d'une somptueuse nouveauté, dentelle d'or de Lyon, et qu'il en portait quatre mille aunes sur ses habits! Ce serait peut-être ici l'endroit de mentionner l'extraordinaire abus que la cour faisait de ces légèretés ruineuses, et que, pour contre-carrer les coutumes voluptueuses les imposant aux bons Français, il fallut des lois somptuaires en restreignant l'usage, et de rappeler les édits de 1620, 1623, 1625, 1629, 1633, 1634, 1636, 1639?

Vinciolo venait d'obtenir un monopole de vente. Le Palais-Royal se peupla de boutiques à son profit, les bandes et les entredeux se multiplièrent. Les seigneurs ont désormais au cou des «fraises»

de dimensions telles qu'ils ne peuvent tourner la tête. A l'avènement de Louis XIII, les manchettes des dames, leurs cols, leurs coiffures, leurs tabliers sont surchargés des précieux entrelacs. Les hommes en garnissent leur col, leurs manches, l'embouchure de leurs bottes. Tout en est couvert, et le drap propice aux ébats de l'amour, et le linceul mortuaire. Le grand écuyer Cinq-Mars, décapité à Lyon, dont on voit aux environs de Tours le manoir rasé à hauteur d'infamie, possédait trois cents parures de dentelles. Le *code Michaud* est établi pour refréner ce déchaînement, en vain. Vers 1660, les Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet publient une satire rimée, *La révolte des passements*, qui en énumère complaisamment quarante-deux sortes.

Car cela devient, pour les grands de ce monde, une véritable folie, propagée encore par les munificences royales. Les dames priées à Marly, dit-on, y trouvèrent parfois l'offrande d'une toilette

complète à l'aiguille. Bernard, dans son *Recueil des costumes du siècle de Louis XIV*, explique tout au long la coiffure en valenciennes de la princesse de Soubise, la gorgerette et le double volant de son mantelet en point d'Angleterre, surmontant une jupe en Colbert à l'aiguille. Ici, dans son cabinet de toilette, un napperon couvre la tablette du miroir encadré de festons de guipure; la baignoire disparaît sous des volants à l'aiguille, le peignoir s'orne de bouffettes, poignets, balayeuses en valenciennes. Les enfants, les berceuses, les nourrices, la domesticité, tout se met au goût du jour. Une parure comprenait manchettes, collerette, jabot, berthé, canons

au bas des jambes, garnitures de bottes, jarretières, bouffettes. Les prix étaient variables. Des pièces coûtent de 3 à 30.000 livres, un bonnet monté féminin de 2 à 600 livres, des manchettes d'hommes

45 livres la paire en ordinaire et vont jusqu'à 7.000! le jabot 100 et 120 livres, le point courant de 10 à 70 livres l'aune. Plus tard, certains alençons devaient atteindre 30.000 livres!



DAME EN DÉSHABILLÉ DE CHAMBRE, TRAVAILLANT
AU VÉLIN (1676)

L'ART ET LES ARTISTES

Louis XVI vit l'apogée du point de Sedan, de l'argentan à bride tortillée, des fonds de neige de la valenciennes et des guipures à pois serrés. Le *tulle* orné de bouquets, fleurettes, motifs en semis naquit pour un règne éphémère.

L'alençon, bien affaibli, reparut timidement vers 1810; l'argentan, vaincu par la concurrence désastreuse du bruxelles, plongea jusqu'en 1850. Une des vogues du premier empire fut le chantilly en soie noire et fil blanc, qui occupait 10.000 ouvrières, aujourd'hui transportées aux environs de Bayeux.

En somme, peu des créations de Colbert ont survécu.

A la révocation de l'édit de Nantes, près de 4.000 travailleuses quittèrent Alençon. Aujourd'hui, Bruxelles fabrique le point de Venise, Courtrai, Gand, Ypres, Bruges accaparent la valenciennes, ce qu'on appelle de ce nom, car à Valenciennes même les habitants ne se souviennent pas d'avoir jamais coudoyé de dentellière. La malines, sa cousine, a disparu.

L'industrie de ces deux villes est totalement morte.

Plus heureux, le point d'Auvergne a été peu atteint par la concurrence industrielle. Il continue son cours tranquille sous les doigts de ces régions rustiques, Velay, Puy-de-Dôme, Cantal, Haute-Loire et Loire. On y dénombre encore une centaine de mille carreaux.

Une partie de leur clientèle leur a malheureusement été enlevée par l'Espagne. Mais on s'occupe d'elles. Leur député, M. Louis Vigouroux, vient de déposer une demande d'autorisation de loterie de trois millions en faveur de leur chambre syndicale, pour la constitution de retraites et de secours à leurs familles.

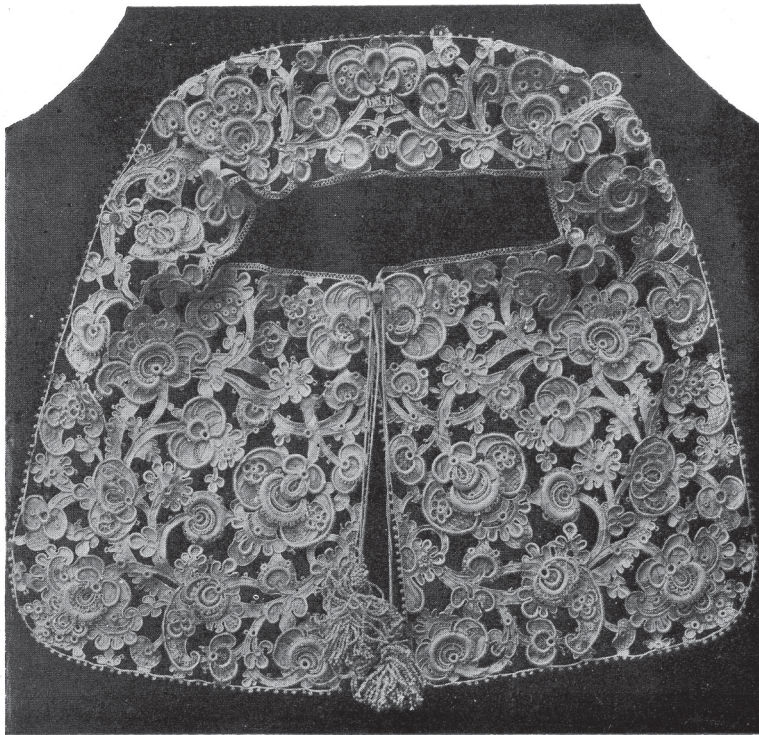
Avons-nous parlé du fil qui constituait ces merveilles? Vite. Quand ce n'est pas une soie noire ou blonde, c'est un lin, préparé en cave humide et sans air pour en assurer l'élasticité et la résistance, avec une régularité extrême. Avant qu'on ne cultivât le lin chez nous, ces fils venaient de Silésie et de Hollande. Ils se vendaient de 22 à 24.000 francs le kilogramme pour les alençons et les bruxelles, pouvant produire de 30 à 35.000 francs de dentelle.

* *

Dans son rapport sur l'Exposition rétrospective en 1900, M. Lefébure constate que la dentelle à la main a subi une douloureuse dépréciation, sinon failli sombrer totalement. Seules les femmes vraiment fortunées lui sont demeurées fidèles, mais, par crainte de tromperie, se cantonnent dans l'achat des bandeaux anciens.

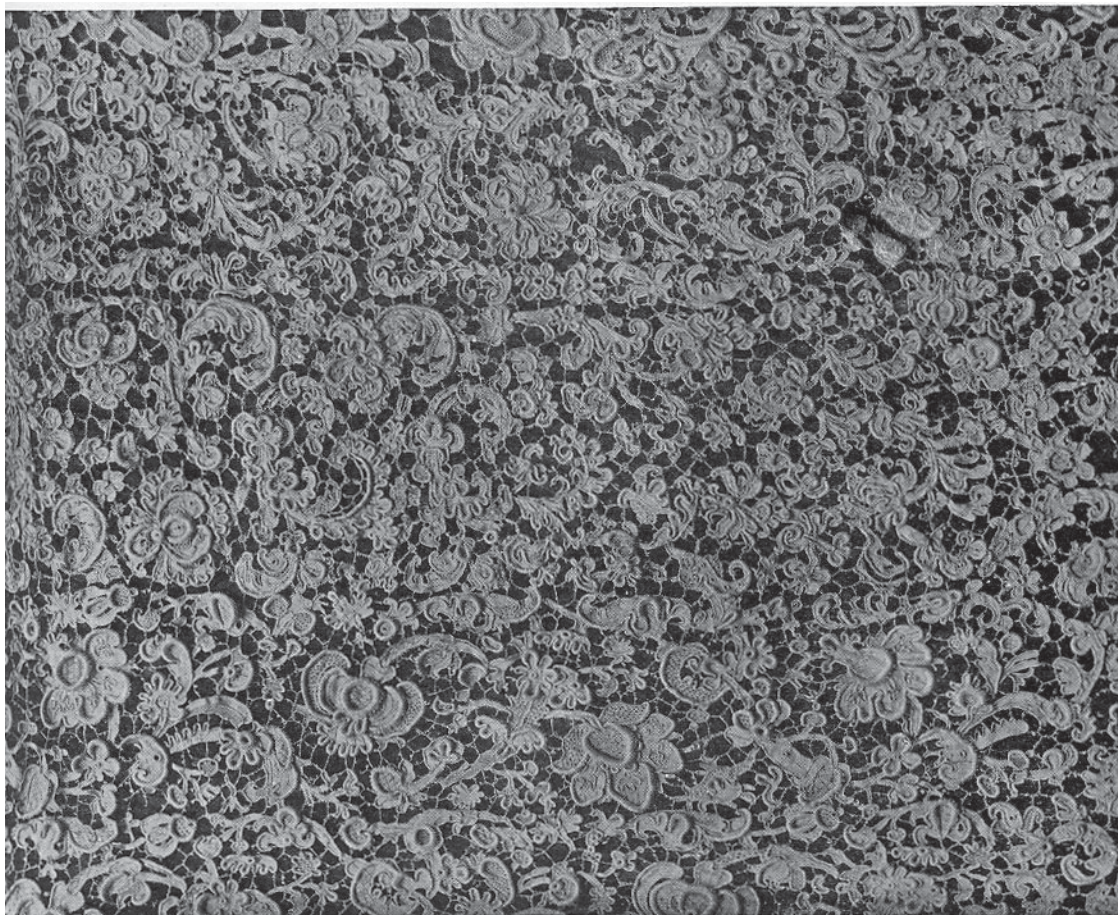
Et on ne peut nier que les mécaniques de Nottingham ne lui aient porté un coup funeste. Les dentellières, dispersées par la Révolution, jusqu'en 1801, se resserrèrent péniblement. On n'en retrouve plus que 240.000 en 1851, 200.000 en 1867, 126.000 en 1893. Le dernier recensement en attribue 7.000 à la Normandie, 12.000 à la Haute-Saône et au Doubs, 92.000 à l'Auvergne, 13.000 à la Lorraine et aux Vosges, total 124.000.

Les dentelles françaises modernes sont cependant dignes de leur glorieux passé. Sous leurs trois procédés de l'aiguille, des fuseaux et du crochet, originaire d'Irlande, l'exposition du musée Galliera, en avril 1904, nous a montré des œuvres sûres d'elles-mêmes. Je me souviens d'un volant point Colbert, appartenant à M^{me} la présidente Loubet, travail à l'aiguille de Lefébure, d'un rochet offert au



BERTHE EN POINT DE VENISE

Musée de Cluny.

POINT DE VENISE XVII^e SIÈCLE

Musée de Cluny.

pape Léon XIII par les diocèses de Bayeux et de Lisieux, de la même maison. On remarque sur ce rochet, qui appartient aujourd'hui au musée du Vatican, un écusson ovale mentionnant l'offrande avec, en chef, la tiare papale et les clés de Saint Pierre entre-croisées, surmontant l'écu de la famille Pecci, lambrequiné de la corde monastique... Le tout est flanqué des armoiries couronnées des deux villes.

Là se trouvaient encore le voile alençon exécuté également par Lefébure pour le mariage de la reine de Portugal, et un autre, de point semblable, mais de décor plus léger, pour Mme la comtesse de Castellane. La Compagnie des Indes avait envoyé des chantilly, *Les Iris*, *Les Saules*, compositions florales, un voile alençon fabriqué pour Mme Carnot en 1889; l'ancienne maison Warée, des compositions en point de France, *Les Chardons*, *Les Fuchsias*, décorations de fenêtres au fuseau, un volant de dentelle polychrome sur réseau d'or. M. Paul Marescot séduisit par ses guipures d'Irlande. On déplora l'abstention de quelques-uns, de MM. Foussard et Lescure.

On eût souhaité des souvenirs, des rattachements

légendaires, le voile de Joséphine, impératrice des Français, la robe alençon de l'impératrice Eugénie, estimée 200 000 francs. Malheureusement les reliques ne sont pas forcément de belles choses.

Ce fut à coup sûr une preuve que l'espoir n'était pas vain. La loi du 5 juillet 1903 tend à améliorer les dessins dentelliers pour les écoles de filles, où on imposerait un apprentissage spécial. Félix Aubert, Victor Prouvé, Courteix, Arthur Martin, Belville, Alexandre Charpentier travaillent à restaurer la composition, à rénover le charme de ces gracieux méandres dont l'originalité s'épuise sous des combinaisons restrictives. Ils y parviennent. Le Comité des Dames de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, consacrant son premier concours à un dessin de dentelle genre Colbert, volant et entredeux avec coin, vient de révéler le nom de Mlle Henriette Kowalska, de l'École d'Art. C'est une vogue nouvelle qui ramènera le bien-être dans plus d'un modeste hameau, et l'amour de ces parures arachnéennes, beautés joyeuses de la toilette féminine...

LÉON RIOTOR.